

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le caillou du Pépé

Pierre Léon



Numéro 92, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3021ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Léon, P. (2007). Le caillou du Pépé. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 41–49.

## Le caillou du Pépé

### Pierre Léon

**I**L AVAIT ROULÉ du haut de la montagne qui domine le petit village de Seyne-les-Alpes, ce caillou. Énorme il était. Arrogant et défiant, au milieu du jardin de Pépé Ragon. Il était deux fois plus haut que le Pépé et pesait bien cent fois son poids. Pourquoi s'était-il arrêté là plutôt que dans la vallée tout en bas ? Allez savoir. Aux temps préhistoriques, les cailloux en faisaient à leur tête. Le Pépé n'avait guère passé un jour sans haïr le sien.

Imaginez donc un jardin de haute Provence, bien en pente, comme tous ceux de Seyne, pas très grand, avec, en plein milieu, une masse monstrueuse de grès jaune, marbrée de noir et de blanc. Les Beaux-Arts en auraient fait un monument de l'esthétique moderne. Il eut pu aussi bien avoir une forme oblongue, une silhouette de menhir. Il serait devenu attraction touristique. Non, il était tout rond, banalement sphérique. Mais l'esthétique, le Pépé s'en moquait. Ce qu'il voyait, c'est que ce caillou lui supprimait une partie de son jardin — « Fan' de pied ! Plus de la moitié ! » disait-il, exagérant comme il se doit en bon Méridional. Ça faisait tout ça de légumes en moins ! Mais surtout, il ne lui pardonnait pas cette espèce d'insolence, cette présence qui le narguait chaque jour. Il avait bien tenté, autrefois, avec une barre à mine faisant levier, de faire dévaler la pente à son monstre de grès. Chaque matin, durant des années, il avait creusé autour, poussé, essayé de nouveaux stratagèmes. En vain. Le caillou restait là, incrusté dans son lit de roc, comme un défi titanesque.

Le Pépé vivait seul, pauvrement. On n'avait jamais bien su où étaient les siens, disparus pendant la guerre. Il n'en parlait jamais, comme écrasé de chagrin. On lui connaissait un petit-fils qui venait en coup de vent, une fois l'an, de Paris où il gagnait peu. Mais il parvenait à envoyer chaque mois, au Pépé, un peu d'argent. Avec, il achèterait un bout de lard pour accompagner ses poivrons, le dimanche.

Le caillou était devenu son obsession. Sa raison de vivre. Les voisins disaient : « Heureusement qu'il tient bon, ce roc ! » S'il avait roulé, il aurait tout dévasté sur son passage avant d'arriver au creux de la vallée. Une telle idée faisait lever les épaules du Pépé.

Par la suite, on avait taillé dans le talus de grès, au-dessous du jardin, une route moderne qui contournait le village. Elle passait juste devant le jardin du Pépé. Presque en dessous, tout en contrebas, cette nouvelle voie avait encore fait hurler « le pôvre Pépé Ragon ». Elle lui enlevait tout espoir de faire rouler son caillou jusqu'à la rivière. Parfois, il avait une sorte de pitié pour ce bloc obstiné, comme on en a pour une mauvaise tête. Dans ces cas-là, il en caressait au passage la surface lisse et dure. « Fan' de pied ! Tu es encore là, toi ! » et il lui donnait un coup de sabot au passage.

Après les insultes de la matinée à son caillou et un peu d'arrosage au jardin brûlé par le soleil de midi, le Pépé remontait se mettre au frais dans la maison aux murs épais. Il entrouvrait les deux hautes portes du grand placard de la cuisine et se nichait là, comme à l'abri de regards possibles, pour croquer son oignon cru, une poignée d'olives et un quignon de pain sec. Après avoir refermé le placard, il allait boire à la fontaine du jardin où coulait une eau de source fraîche, tout droit venue de la montagne, limpide et si pure que vous l'auriez dite bleue. De ce bleu tendu des ciels de Provence.

La sieste de l'après-midi lui amenait quelque calme. Le cauchemar du caillou le réveillait. Miracle ! Un soir, le moment tant attendu arriva. Le caillou bougeait. Il n'y avait plus qu'à le dégarnir encore de quelques rocs au pied et ça y serait ! Il suffirait de le pousser un peu. Il descendrait la pente. Pour un peu, il en aurait dansé, le Pépé ! Tout de même un tantinet inquiet des suites, il se mit à construire un muret de terre et de pierres au bas du jardin. Comme ça, se disait-il, il ne tombera pas sur la route et je serai enfin débarrassé de ce caillou du diable ! Il décida pourtant de remettre au lendemain la grande opération.

Il n'en dormit pas de la nuit. Il se leva avant le jour. Le caillou l'attendait. Le Pépé lui donna un dernier coup de sabot et, poussant de toutes ses forces, fit basculer l'énorme bloc qui se mit à dévaler la pente. Il roula allégrement par-dessus le muret, comme s'il ne

l'avait pas remarqué, et tomba sur la route en dessous, avec grand fracas, juste sur le capot d'une voiture qui arrivait. Il s'arrêta là, le damné caillou.

— Bonne mère, s'exclama le Pépé, je l'ai eu !

### Thèmes à venir

La date de tombée pour le thème « Noël » est fixée au 1<sup>er</sup> mars 2008 et celle pour « L'irritation » au 1<sup>er</sup> juin 2008. Le formulaire d'inscription pour soumettre une nouvelle est disponible à la fin de la revue (p. 100).

## Les yeux de ma mère

# Morgan Le Thiec

**A**U FEU, je tourne à droite et je m'engage dans une rue en pente. Je dois trouver la maison de mon frère. Une maison aux volets verts. Mon cousin Simon me l'a dit au téléphone : une maison aux volets verts, tu ne peux pas la rater. Il y a même une tourelle ! Tu connais ton frère...

Oui, je connais mon frère.

C'est idiot, ce matin, j'ai soigné ma présentation. Estelle s'en est rendu compte et je crois que je suis devenu rouge, rouge de haine.

Je n'ai pas vu mon frère depuis cinq ans, depuis la mort de ma mère. On l'a enterrée près de mon père et je me souviens que même ce jour-là, au cimetière, François parlait trop fort. Il faut que j'oublie. Je roule doucement. Je passe une maison puis une seconde. Je devine la silhouette de mon cousin dans un jardin. Je n'arrive pas à tourner la tête. J'entends Marlène chantonner à l'arrière de la voiture. Estelle, sa casquette de base-ball éternellement vissée sur la tête, se penche pour apercevoir mon frère qu'elle a à peine connu. Pour l'essentiel, elle l'a croisé dans les allées du cimetière où nous avons enterré nos parents. Je vais me garer un peu plus bas. Il faut que je gagne quelques secondes. Mon neveu est né il y a un mois. J'ai reçu un faire-part. Simon a insisté pour que j'accepte l'invitation. Le temps passe, il faut grandir, ou vieillir, ou quelque chose comme ça. J'ai reçu un faire-part à mon seul nom alors qu'Estelle et moi sommes mariés depuis dix ans et que nous avons Marlène. Au début, je ne voulais pas y aller, à cause de ça, de tout. Estelle a dit qu'elle se moquait bien de ne pas avoir été invitée. Elle irait quand même à ce repas et Marlène aussi. Je n'ai pas osé lui dire que ce courrier était une non-invitation et que François avait sans doute écrit ce mot sous la pression de Simon ou de sa nouvelle femme, une Russe à ce qu'il paraît. Je ne sais pas ce que je fais ici mais il faut que je sorte de la voiture pour que tout paraisse normal. Je me raccroche à Estelle, à son sourire et à sa casquette. J'ai envie de vomir. Il faut que je parle, comme si tout était normal, mais c'est la

voix d'Estelle que j'entends. Elle parle à Marlène, elle dit quelque chose de drôle que je ne comprends pas. Elle prend ma main accrochée au volant. Il faut sortir de la voiture, maintenant.

Sur le trottoir, je garde les yeux rivés sur Marlène, jusqu'à ce que l'on parvienne devant le portail. La petite me parle d'un jeu de cartes. Elle fouille dans un énorme sac dans lequel elle a jeté des jouets avant de partir. Je prends le sac sous mon bras et je souris à ma fille. On entre dans le jardin, j'entends la voix de mon cousin et je dois lever les yeux. J'aperçois d'abord la Russe sur le seuil de la maison. Estelle sort le grand jeu, les bras ouverts et la voix chantante. Je sais que Simon s'approche de moi. Je sais que mon frère et lui devaient discuter dans le jardin quand nous sommes arrivés. J'entends le rire de Simon et mon champ de vision se resserre jusqu'à l'étranglement. Il faut que je tourne la tête. Je vois Simon et puis je vois mon frère à ses côtés. Ils s'avancent vers moi et je recule d'un pas en souriant. François me demande si je vais bien, comme si on s'était quittés la veille, avant de reprendre sa conversation avec Simon. Mon cousin continue de me regarder, il essaie de placer un mot, de m'impliquer comme il peut. Je continue de sourire. Mon frère est plus petit que moi. J'avais oublié. Il est plus petit, plus trapu, il m'a toujours fait penser à un boxeur, un boxeur incontrôlable. Un boxeur nouveau riche aujourd'hui, qui a réussi dans le commerce, qui parle toujours trop fort.

La Russe nous appelle. Il faut rentrer. On va prendre l'apéritif. Estelle et Marlène sont déjà à l'intérieur. Je laisse Simon et François passer devant. Je caresse mon nez machinalement. Cloison nasale déviée. Depuis vingt ans. Depuis mon frère.



... Quand je me suis réveillé dans la chambre, ma mère s'est mise à pleurer. Elle a dit, je me souviens : « Il n'est pas fier de ce qu'il a fait, tu sais. » Mon père a prévenu : « Ça va barder. » Mes parents étaient gênés. On était à l'hôpital. Le médecin a demandé des explications et mon père a dit, la mâchoire crispée : « Croyez-moi, ça va barder. » Le médecin a souri...



Pendant le repas, Estelle prend trois fois du rôti et deux fois des frites. Il faut qu'elle s'occupe. François est absorbé dans une conversation sans fin avec notre cousin. Il est question du marché russe dans le domaine de l'oxycoupage. Il ne me jette pas un seul regard. Parfois seulement, il observe ma fille. Je ne sais pas pourquoi. La Russe raconte sa grossesse. Elle ne nous épargne aucun détail. Elle est sympathique. Elle fait l'animation. Elle s'occupe de nous. Marlène scrute le bébé avec méfiance. Estelle tente de la rassurer. Finalement, au moment du fromage, la Russe ouvre son chemisier, son soutien-gorge d'allaitement, puis nous parle encore quelques instants des nuits de son fils, les seins à l'air, avant de reculer sa chaise et de prendre enfin le bébé dans ses bras. Marlène a des yeux comme des soucoupes. Mon cousin, vieux garçon, ricane bêtement. J'essaie de contrôler ma respiration. J'étouffe. J'ai mal à la tête. Estelle a placé la visière de sa casquette de base-ball en arrière et se passionne désormais pour les exercices de contraction du périnée que pratique la Russe avec assiduité pour retrouver une sexualité épanouissante. Ma femme a toujours une batterie inépuisable de questions en tête, je suis impressionné... J'ai assisté au premier mariage de François, avec Céline. Je me suis toujours demandé comment elle faisait pour vivre avec mon frère. Mais la Russe, c'est différent.



... Il n'y avait même pas de clé pour que je puisse m'enfermer. J'avais huit ou neuf ans et il fallait bien que je me lave. Mon frère entraînait et sortait sans arrêt de la salle de bains. Il me regardait comme un morceau de viande. Il me disait que mon sexe était trop petit. Il me parlait de cul...



Je trouve que mon frère a vieilli. J'ai envie de le lui dire. Prise de poids. Calvitie galopante. Je n'en suis pas là. J'ai cinq ans de moins

que lui. Je fais davantage attention à moi. Je pense à ce que ma femme m'a dit un jour : « Ton frère est un type fragile. » François jette des coups d'œil à Marlène qui parle de son école à sa nouvelle tante. J'ai accepté ce repas au nom des disparus. Il le sait sans doute. Nos regards se croisent. Je sens l'électricité dans ma nuque, un courant proche de la rage. Au nom des disparus. Oui, François le sait, malgré le silence qui perdure entre nous. Une non-invitation.

□

... Je me souviens de tout. Je n'avais pas le droit d'allumer la télévision sans son autorisation. Je me souviens de tous les détails. Je n'avais pas le droit de commencer un dessert avant lui. Il n'avait qu'à me regarder et je reposais ma cuillère. Il parlait parfois longuement à nos parents pour me faire attendre le plus longtemps possible. Dans ces moments-là, on pouvait me dire n'importe quoi, je n'entendais rien. Je n'entendais plus rien...

□

Il est quinze heures et les tasses de café sont vides. Estelle vient de me dire quelque chose que je n'ai pas compris. François parle toujours avec Simon. Le bras autour de l'épaule de sa femme et la main glissée dans le décolleté de son chemisier, il caresse doucement son sein.

Estelle bat enfin le rappel. Elle aide Marlène à ranger les affaires. La Russe insiste pour que l'on reste encore, mais Estelle lui tourne le dos et louche vers moi comme une désespérée. Mon frère se met à parler en russe à sa femme. Elle rigole et me jette un coup d'œil. Je le prends pour moi. Il a parlé de moi. Je suis sûr qu'il a dit quelque chose sur moi.

□

... Quand j'avais treize ans, lors d'une soirée où nous étions seuls, mon frère m'a giflé cinq fois, pour des raisons anodines. Cinq

fois. Et toujours en rigolant. J'étais sur son passage, je n'avais pas répondu assez vite à une question.

Il lui arrivait aussi de s'asseoir près de moi alors que j'étais en train de lire. Il se mettait à m'insulter, calmement, comme s'il me tenait un discours ordinaire. Je posais mon livre et je sortais de la maison.

Quand j'allais me plaindre des coups reçus à mon père, il me disait qu'on était vraiment impossibles. Ma mère m'embrassait. Je n'ai jamais parlé du reste...



On sort dans le jardin. Je respire enfin. Je n'ai aucun souvenir heureux avec mon frère. C'est un constat terrible. C'est fini. Je ressens comme une poussée d'adrénaline. De toute façon, c'est fini. Je ne mettrai plus les pieds ici. Les seins de la Russe débordent de son chemisier, son ventre déborde du pantalon. Ses vêtements sont trop petits, elle doit trouver ça sexy. Mon frère aussi. Déborder de partout, parler fort, parler fric, parler cul. Cogner, donner des ordres. Cogner. Ton frère est un type fragile... Mes yeux se posent sur Estelle. Je me rends compte que l'on épouse aussi une femme pour certains détails. Rien ne déborde chez Estelle, mis à part son rire. Elle a toujours acheté des vêtements à sa taille. J'adore sa casquette de base-ball. Et son rire. Je respire. Je ne mettrai plus les pieds ici.

Je suis presque euphorique.

Marlène embrasse tout le monde. Mon frère lui caresse la joue. Un geste très tendre. Inimaginable. Il me regarde enfin :

— Elle est mignonne, ta fille...

Je ne sais pas pourquoi, je baise la garde. Je vais partir, c'est fini. Je souris à mon frère.

— Oui... elle a les yeux de maman.

François me regarde, interloqué.

— Elle avait les yeux bleus, maman...

— Non, verts, François...

— Bah, non, quand même, David...

Mon nom résonne comme un appel. C'est la première fois que je vois mon frère aussi sincère. C'est peut-être aussi la première fois qu'il me parle vraiment. On se regarde désespérément. Personne n'ose plus rien dire. Même Simon n'ose pas donner son avis. Estelle et Marlène font un premier mouvement vers la voiture. On s'en va rapidement. La boîte de vitesse fait un bruit épouvantable. Il faut que je remonte la pente de cette foutue rue sans caler. Ils nous font des signes jusqu'à ce que l'on disparaisse de leur vue. Dans la voiture, Estelle me demande de mettre ma main dans son soutien-gorge et Marlène dit que la femme de son oncle a des gros seins. C'est vrai, dit Estelle, avant de se lancer dans un cours sur l'évolution du volume mammaire lors d'une maternité.

— Mais elle avait les yeux verts, ma mère, quand même !

J'ai crié. Estelle me regarde tranquillement comme si elle s'attendait à l'explosion.

— Je ne sais plus, David.

— Mais elle avait les yeux verts, c'est... c'est dingue, quand même, Estelle !

Estelle jette un coup d'œil à Marlène et lui fait une grimace. Elle me regarde à nouveau.

— Ce n'est peut-être pas le plus important...

— Quoi ? !

Elle tapote la visière de sa casquette. Je ne comprends pas.

— Qui a raison, David...

□

Aujourd'hui, je crois que mon frère et moi nous nous sommes frôlés et que, dans le même mouvement, nous nous sommes perdus. Les yeux de ma mère sont verts et je veux bien mourir si je me trompe. Mais dans la voix de mon frère, dans son regard, j'ai compris que lui aussi était prêt à mourir.